

— Monsieur, votre cocher vient de causer un accident, il a renversé un enfant.

— J'en suis fâché, mais je suis très pressé, et je vous prie de faire faire place à ma voiture.

— Pas avant que vous m'ayez donné votre nom et votre adresse.

— Mon nom ! mon adresse ! qu'en avez-vous besoin ?

— C'est une formalité indispensable. La mère peut vous demander un dédommagement et il faut qu'on sache à qui vous prendre.

— Un dédommagement ! Mais je n'en dois aucun, je ne dois rien. J'ai très bien vu comment cela s'est passé. Cette femme est venue se jeter devant les jambes de mes chevaux..., elle est complètement dans son tort.

— Monsieur, dit le brigadier venant au secours de son subordonné, je ne suis pas chargé de décider cela ici, et j'en ferai mon rapport à qui de droit. En attendant, donnez-moi votre nom, si vous ne voulez pas que je fasse conduire votre équipage en fourrière et vous-même au poste.

— Assez ! voici ma carte, dit impertinemment le maître landeau en tirant d'un élégant carnet de poche un carnet de vélin orné d'armoiries d'une dimension tout à fait extraordinaire.

Le brigadier prit la carte, épela le nom "Wilfrid Wassmann", l'adresse "rue de Presbourg, 44," et dit en tournant le dos à l'homme aux favoris roux :

— C'est bon ! on vous écrira.

Le cocher n'attendait qu'un signe de son maître pour mettre ses chevaux, lorsque la paysanne s'approchant la voiture se mit à crier du haut de sa tête :

— C'est pas la peine de lui demander où il demeure, à un brave monsieur. Je le connais bien, vu que c'est lui qui mène chez nous le pavillon des Sorbiers, tout à côté du château de M. de Brannes... même que c'est mon homme qui fournit ses légumes et les bouquets à sa demoiselle.

Le Brigadier repoussa doucement la bonne femme, car il pensait bien que ses bavardages n'intéresseraient guère Wilfrid Wassmann ; mais à sa grande surprise, ce personnage changea aussitôt de manières et de ton et dit presque gracieusement à Jacqueline :

— Vous habitez donc Charly-sous-Bois ?

— Que oui, que je l'habite, et depuis plus de trente ans ! C'est moi, la femme au père Ledoux, le maraîcher.

— Votre maison est au bout du village et touche à ce

café du *Grand-Vainqueur*, qu'est tenu par demoiselle Rose... vous savez bien ?

— Il me semble, en effet, vous avoir vu là-bas, dit l'homme à l'équipage en la regardant avec une attention singulière. Est-ce que vous êtes la mère de cet enfant qui est devant mes chevaux.

— Non, mon bon monsieur, c'est un petit trouvaille que j'ai amené de l'hospice pour être garçon jardinier chez

C'est égale, reprit M. Wassmann, qui s'humanisait de plus en plus ; cet accident a dû vous effrayer, et je veux vous indemniser de la peur. L'enfant, d'ailleurs, aura peut-être besoin de soins et de médicaments.

La voiture va me mener à Charly ce soir, ma brave femme, vous aurez de mes nouvelles. Allez, Frantz, cria-t-il à son cocher.

Les chevaux tressaillirent sous le fouet, et partirent au grand trot, salués par les huées de la foule, qui avait pris parti pour l'enfant.

L'enfant était revenu à lui et n'avait pas eu d'autre mal qu'une frayeur très vive.

— Ne craignez rien, ma bonne dame, je vais le porter jusqu'à la gare, dit le vieillard.

— Merci, mon bon monsieur, ça ne serait pas de refus, soupira Jacqueline, car ça m'a coupé bras et jambes, mais c'est pas la peine puisque le train est parti.

— Ne vous désolerez pas, la mère, dit l'ouvrier, il y en a un autre dans une heure. Vous le prendrez, et, en arrivant, vous conterez l'accident à votre homme, et vous lui direz que vous avez fait la connaissance de Cormier (Antoine), qui vous a emmenée chez lui, rue de Charonne, histoire de vous reposer un brin et de faire avaler un bouillon au petit.

— Vous êtes *ben* bon ; c'est pas mon homme qui me tracasse, mais c'est que...

— C'est que quoi ?

— Ça serait trop long à vous conter, mais j'ai mes raisons pour rentrer chez nous le plus tôt possible, *rapport* à mon cousin Michel, le garde des bois de Brannes.

— Est-ce que c'est vous qui lui trempez la soupe, à votre cousin ? demanda en riant l'ouvrier.

— C'est pas ça, mais figurez-vous qu'à ce matin, comme je mettais mes souliers pour m'en aller au chemin de fer, v'là-t-il pas que le facteur m'a remis une lettre, et c'est pas pour dire, mais ça m'arrive pas deux fois par an d'en recevoir, vu que je ne sais pas lire. Pour lors donc, mon homme n'était pas là, j'ai mis ma lettre dans ma poche et je m'en suis venue à Paris avec, et puis j'ai eu l'idée de demander à l'employé de l'hospice de me dire ce qu'il y avait dedans. Il me l'a lue tout haut, et paraît que c'est quelqu'un qui m'écrit que j'avertisse Michel qu'on doit le tuer cette nuit pendant qu'il fera sa ronde dans le bois de la Bélière, qui est tout près du château de M. le comte. Ça m'a tourné le sang, et vous comprenez que j'ai envie de revenir bien vite à Charly pour empêcher qu'on assassine notre pauvre Michel.

— En v'là une drôle d'histoire ! s'écria l'ouvrier ; assassiner un homme ! vous nous contez ça comme s'il s'agissait d'abattre des noix. S'il arrive souvent des affaires comme celle-là à Charly-sous-Bois, merci ! j'irai pas y manger mes rentes quand j'en aurai.

Ce n'est peut-être qu'une détestable plaisanterie, dit le vieillard. Pourquoi tuerait-on ce garde, qui est, sans aucun doute, un brave homme ?

— Bien sûr que c'est un brave homme, répondit Jacqueline Ledoux, et qui a servi dans les zouaves, et pensionné et médaillé, et tout. N'empêche qu'il y a dans le pays des gens qui lui en veulent, *rapport* aux procès-verbaux qu'il leur fait pour la chasse.

— Et qui est-ce qui vous a avertie qu'on va le tuer cette nuit ? demanda Antoine Cormier.

— Ah ! pour ça, je n'en sais rien. L'employé de l'hospice m'a dit que le papier n'était pas signé. C'est une lettre anon..., ano...

— Une lettre anonyme. Bon ! des farceurs, quoi ! qui auront voulu vous faire peur. Écoutez, la mère, on ne tuera pas votre Michel tant qu'il fera jour, et en partant par le train de sept heures et cinq, vous aurez encore le